

Michel P. Schmitt
Université de Lyon

MICHEL LEIRIS EST REÇU À L'AGRÉGATION DE LETTRES

Dès lors qu'il est absorbé par le discours social, l'auteur d'un texte ne fait plus qu'un avec son prescripteur. Marché culturel ou institution scolaire se partagent le pouvoir d'élire, parmi la troupe innombrable des candidats à l'écriture, ceux qui sauront le mieux défendre leurs couleurs. Le jury d'agrégation¹ fut donc pendant l'année universitaire 2004-2005, l'auteur de *L'Âge d'homme* parce qu'il en fut temporairement l'architecte. Le jury a dûment convoqué Michel Leiris, parce qu'il présentait les caractéristiques d'un auteur d'agrégation et qu'il correspondait assez au profil du poste pour qu'on puisse, au moment même où il faisait son entrée dans la collection de la Pléiade, le canoniser en le mettant au programme. À son œuvre, sa rhétorique et son propos, se sont donc superposés ceux d'une institution prestigieuse et séculaire chargée de recruter, à partir de la production d'une glose normée, l'élite des professeurs de lettres pour les trente ou quarante années à venir. En dépit d'une apparition récente (réduite d'ailleurs à un ou deux fragments de *L'Âge d'homme*) dans l'enseigne-

¹ L'agrégation est, dans le système français, un des diplômes qui donnent accès à un poste de professeur titulaire, le plus souvent dans les lycées. Il s'agit d'un concours très sélectif, réputé difficile, prestigieux, que l'on prépare à l'Université ou dans une École Normale Supérieure, mais qui ne permet pas d'emblée de faire une carrière dans l'enseignement supérieur. Il existe une agrégation dans presque toutes les disciplines, les épreuves sont orales et écrites. En Lettres (Lettres modernes, Lettres classiques, Grammaire), les épreuves reçoivent des coefficients différents selon les agrégations, mais on trouve à chaque fois à côté des épreuves écrites de langue, de latin, de grec, de littérature étrangère ou de grammaire, une dissertation de littérature française. Le programme de littérature française, très lourd, est renouvelé chaque année et se compose d'une œuvre par siècle, du Moyen Âge au XX^e siècle. En 2005, le programme se composait de *La Queste du Saint Graal* ; *Débat de Folie et Amour*, *Élegies*, *Sonnets* de Louise Labé ; *L'Autre monde ou les États et Empires du Soleil*, de Cyrano de Bergerac ; *Le Barbier de Séville*, *Le Mariage de Figaro*, *La Mère coupable* de Beaumarchais ; *De la Démocratie en Amérique* de Tocqueville ; *L'Âge d'Homme* de Michel Leiris. C'est le jour du concours que les candidats découvrent l'œuvre sur laquelle porte le sujet. S'ils sont admis à l'écrit, les candidats affrontent les mêmes auteurs pour deux épreuves supplémentaires : une « leçon » qu'on pourrait comparer à une dissertation orale, et une explication de texte sur le modèle canonique français.

ment du français en classe de première, à l'occasion d'un « objet d'étude » centré sur « le biographique »², Michel Leiris n'a jamais appartenu à la sphère des écrivains de grande diffusion. Cependant, il s'est trouvé pour un an missionné dans le rôle délicat de s'ouvrir à un public plus large, sans rien perdre de son statut de distinction bien au contraire, en étant soumis au regard critique des plus avisés parmi les lecteurs légitimés de ce temps. En consacrant formellement l'œuvre, l'institution lui fixe une postérité gratifiante qui du même coup assure sa pérennité à elle, institution : en rendant hommage à une œuvre passablement méconnue, elle permet à l'auteur en contrepartie de se prévaloir de l'avoir loyalement servie. Si *De la littérature considérée comme une tauromachie*, titre donné à la préface de l'hiver 1945³, inquiète par ses palinodies et ses efforts pour justifier l'indifférence qu'affiche le texte de 1939 pour l'Histoire, force est de constater que la trajectoire sociale objective des écrivains efface parfois les remords des plus scrupuleux en administrant la preuve *post mortem* qu'ils servent au moins, pour le cas qui nous intéresse, à recruter l'élite subventionnée de la nation. De distingué dans l'élaboration de son texte, l'auteur devient distinguant au service de l'ordre ici fixé par les instances supérieures de la régulation et de la sélection des couches supérieures du personnel enseignant. Nous nous proposons ici d'apercevoir comment le choix de cette œuvre fut extrêmement judicieux, en réalisant l'adéquation rarissime entre la mise en œuvre d'un texte littéraire, le lieu de son exercice et la situation objective des récepteurs captifs. La notion d'*homologie* devrait nous permettre de mieux comprendre cette conjonction heureuse, assez rare au demeurant. Homologie par exemple dans les positions également contraintes face à une épreuve physique et une énigme symbolique devenues le lieu d'un règlement de comptes avec soi-même : le corps écrit de l'auteur, humilié de bien des façons, est d'une même nature que celui du candidat torturé dans son désir d'institution, son désir d'agrégation qui soumet sa libido aux urgences du moment. Mais de façon plus précise, on déchiffre dans les deux cas les mêmes stratégies de repli, d'introspection inquiète et d'évitement de l'histoire. C'est ce que nous nous proposons d'observer dans les lignes qui suivent.

L'objectif que se fixe l'écrivain à lui-même et celui que l'institution prescrit aux postulants, sont pris dans le jeu tragique d'une même énonciation, car l'enjeu est identique. Quelle vraie différence entre l'aveu public de sa vérité intime pour l'exposer au lecteur – déclaration explicite du texte de 1945 – et la nécessité de trouver l'ortholecture d'un ouvrage pour rédiger les quatorze pages d'une copie et les proposer à un binôme de correcteurs anonymes ? Le candidat, lui aussi,

² Les programmes du baccalauréat depuis 2002 envisagent en classe de Première des « objets d'étude », qui se présentent comme une synthèse de savoirs centrés sur des problématiques générales, génétiques, sociologiques et historiques.

³ *L'Âge d'homme* est paru en 1939 et reparait en 1945, augmenté d'une longue préface, déterminante pour l'interprétation de l'œuvre dans son ensemble.

mise tout sur l'écriture pour se défaire de l'image hideuse que lui renvoient les miroirs de la mise en scène agrégative. Comme chez Leiris, cette image est au centre de son entreprise, et le sujet s'en trouve pareillement (mal)traité : la différence entre un autoportrait et une dissertation tient dans le nombre de leurs lecteurs potentiels. Par ailleurs, le désordre apparent, le début de panique qui point en de certains endroits dans la rhétorique du texte et qu'on pourrait croire induit par l'incapacité à se fixer sur un sujet, est en fait rigoureusement ordonné autour de la ligne directrice obsessionnelle de la confession. La dissertation ou la leçon seront pareillement le produit d'une concentration cérébrale pathologique appliquée à façonner un discours codé pour dévoiler de faux secrets dans la troisième partie du devoir. Les fragments narratifs de *L'Âge d'homme* (récits de rêves, souvenirs d'enfance, etc.) rassemblés autour du projet impérialiste de convaincre, reçoivent en écho chez le candidat, l'éparpillement névrogène des composantes du programme, toujours intraitable et calculé pour l'être. Les référents culturels de *L'Âge d'homme* sont d'ailleurs empruntés au fonds humaniste le plus convenable et dont l'agrégation reste la forteresse sans brèches. Il convient de les connaître. Lorsque chacun est allé vérifier discrètement s'il ne confondait pas toutes ces dames du vieux temps qui avaient eu à souffrir, dans la gestion de leur vertu, des mœurs de soudards éméchés⁴, il l'a fait avec la conscience coupable de celui qui comprend qu'il n'a pas toujours lu à temps les bons livres. Culture fondamentale donc et pourtant distinguée : si l'on considère les personnages bibliques ici convoqués, ils sont moins banals qu'Adam et Ève par exemple, qui en matière d'homme et de femme blessés offraient pourtant de riches perspectives d'exploitation. Et c'est de cette nature qu'ont dû être les exemples analysés du candidat, puisés dans le fonds humaniste pour ne pas heurter l'éventuel flottement cognitif du correcteur, mais suffisamment originaux pour ne pas être stigmatisés comme des clichés de mauvais aloi. Cela vaut pour la méthode dans son ensemble, mais de façon légèrement décalée. Dès la classe de troisième en effet, et depuis toujours si l'on rapporte l'éternité à l'empan historique des vivants engagés dans la préparation et l'évaluation de l'agrégation de l'année 2005, on annonce les fortes vérités du plan en trois parties, de l'art de la transition et de la nécessité d'analyser des exemples pertinents. C'est bien la règle du jeu. Mais les questions surgissent quand on pensait avoir engagé leur résolution : jouer le jeu et connaître ses règles, ce n'est pas pour autant avoir le sens du jeu, qui seul permet d'espérer une note supérieure à 7 sur 20.

Après bien des avatars, la culture de l'honnête homme demeure tout à la fois le *topos* de la reconnaissance symbolique de la communauté en souffrance des agrégatifs, de l'institution littéraire scolaire et de la survie sociale et professionnelle de ceux et celles qui deviendront professeurs de lettres. Cette culture scolarisée s'est toujours rêvée comme le lieu d'excellence où l'*ars* n'est pas

⁴ Il s'agit du viol de Lucrèce par Sextus Tarquin et de la décapitation d'Holopherne par Judith.

subverti par la *tekhmé*. L'agrégation de Lettres a réalisé en 2005 la médiation sado-masochiste entre un auteur d'autobiographie et des candidats-lecteurs également torturés. Imposer à autrui sa vérité douloureuse (ce dont on n'a *a priori* que faire) constitue la démarche d'un sujet pris du désir de saisir (saillir) le mental de l'autre, selon le processus de l'appropriation et de la manipulation bourgeoise ou totalitaire. Ainsi, l'horizon d'attente de *L'Âge d'homme* est-il lui-même un écrivain ou un écrivain, virtuel ou accompli. Le rédacteur d'une dissertation d'agrégation joue son personnage social et sa crédibilité professionnelle en rédigeant des phrases pour se trouver de plein droit parmi les allocutaires privilégiés de ce texte, seuls effectivement capables de comprendre ce combat avec les mots, puis de transformer cette logomachie en interrogation existentielle sur le « qui suis-je ? » Pris entre la possibilité de fermer l'ouvrage ou celle de se livrer aux rapprochements et éloignements autorisés par les discours d'escorte estampillés, le lecteur-candidat épouse le discours leirisien qui perd son statut de connaissance sans emploi, ce qui est le lot ordinaire des textes auxquels on n'assigne pas de réinvestissement. Dans la lecture prescrite et la mise en demeure de pénétrer les arcanes d'une diégèse que la textualisation avait rendue singulière, le texte devient en effet l'investissement prometteur d'une plus-value. L'autobiographie de l'autre se métamorphose en une composition française, rémunérée en une monnaie que partagent les agents du segment d'institution dans lequel s'insère l'auteur de la copie ou le locuteur des leçons et des explications de textes, mais qui n'est plus celle de l'écrivain. Bref : l'intromission des mots (maux) de l'autre dans son mental, ces mots d'une tribu qui sont devenus les siens s'il a passé avec succès les épreuves initiatiques, ont fourni au candidat l'occasion de tenir un rang à l'agrégation de ceux qui vont bientôt à leur tour les transmettre à une élite désignée. Cela se joue à un moment-clef de la trajectoire d'un agrégatif, dans un jeu de transposition et de mise en abyme, dans un transfert inconfortable et une trituration de l'horizon d'attente, par lesquels il s'est employé par exemple à rendre crédible et naturelle la métaphore d'une corne de taureau (son ombre projetée) pour désigner la littérature, la parole en général et divers autres périls⁵, et à faire le lien avec les deux correcteurs chargés de s'occuper de sa copie. Ce qui revient à accepter jusqu'au bout la logique de l'autographiste qui a mis en scène, par procuration, une vie fantasmatique, attendant des personnages de la culture qu'ils tiennent son rôle à lui ; ce qui revient à entendre dans la narration leirisienne son propre mal-être de candidat et à en extraire le caractère universel en le débarrassant des scories de la (contre)identification psychologique. Blessure et misère des désirs inaboutis appartiennent au rituel sacrificiel qui conduit le candidat en habit de terne lumière, à affronter un jury écumant, avec cent fois moins de chances que le torero, soit dit en passant,

⁵ C'est, avec la recherche de sa vérité intime, le propos central de Leiris dans la préface de 1945, qui fait retour de façon critique sur le texte de 1939.

d'en sortir moralement vivant. Cornes ou pas cornes, c'est le taureau qui perd dans la scénographie imbécile et sadique d'une corrida, tandis qu'un jury ne perd jamais, pour la seule raison qu'il possède le pouvoir absolu dont les plus illustres taureaux sont dépossédés : le secret d'un idiome. Ni règle, ni règlement, ni méthode, ni commentaire, l'idiome agrégatif est l'enjeu véritable de l'ordalie instituée et tient en une formule secrète que Leiris décrypte sous nos yeux.

Car l'étonnant de *L'Âge d'homme*, c'est qu'il livre un secret aveuglant et obscène, au point que nous pourrions ne pas le voir, comme le narrateur de la nouvelle d'Henry James qui n'avait pas su apercevoir le motif dans le tapis de l'œuvre d'Hugh Vereker. Ce secret, c'est son style, qui se trouve être le même que celui qu'attendent les correcteurs de l'agrégation aux prises avec « leur » paquet de copies dans la pénombre de leur bureau. Leiris parle d'enfance, d'inconscient, de jazz et de vilains messieurs décapités, de rêve et de sexe, de pulsions et de répulsions, peu importe : le hasard téléologique qui fait « tomber » les sujets de concours pouvait tout aussi bien conduire à s'intéresser à l'impertinence des laquais prérévolutionnaires, aux amours d'une belle cordière ou aux propos d'un observateur politique de la jeune Amérique⁶. L'inventaire des thèmes, l'« universel reportage » sur les petits drames de la libido des jeunes bourgeois dans les années vingt, tout cela s'est également fondu dans les copies des candidats, qui ont légitimement cherché à se distinguer des deux mille autres dissertations élaborées à partir de la même bibliographie et des mêmes formules heureuses dérobées aux cours prodigués dans nos universités et grandes écoles. Le jury en fait, pour jouir à la fois de la dé-territorialisation du propos en même temps que de sa re-territorialisation dans sa culture littéraire, attend une *écriture*. Une écriture économe et limpide, comme celle de *L'Âge d'homme*, qu'elle a dû prendre soin de ne pas écraser sous la glose instituée du dépôt des biens symboliques où précisément le symbole ne circule plus jamais. Une écriture qui aille de soi et sache tout dire en laissant le champ libre aux implicites qui font les communions littéraires. Communauté qui repose un peu sur des corpus, et bien davantage sur un usage particulier de la langue et du langage, un sociolecte dont la première élégance est de ne pas s'appeler comme ça, ou plutôt de ne pas s'appeler du tout ; n'usant pas d'effets, qu'il faut laisser aux précieux, aux journalistes culturels ou aux parvenus de la mondanité rhétorique, mais ayant recours à la sourdine et au sens de l'effet à ne pas faire. Tourner un paragraphe, polir une langue sans jargon qui donne du texte de Leiris une heureuse photocopie. Oublier Cranach, les arènes et les petits trentenaires disgracieux pour manifester que le seul territoire de la littérature dans le discours de l'agrégation, c'est la langue française grosse de trois ou quatre siècles de la conversation des honnêtes gens. Une langue de la douce hypnose, avec cette pointe d'accent barthésien qui plaît si fort à tout le monde aujourd'hui, et qui procure au correcteur le plaisir du texte

⁶ Voir note 1.

par l'érotisation discrète et distanciée de son habitus de connaisseur des lettres. La glose littéraire est le terrain d'une stratégie de séduction (jamais d'adhésion) des copropriétaires institués de cet habitus. Il a fallu pour parler de *L'Âge d'homme* savoir se faufiler entre l'érudition, la biographie, les torils, l'encyclopédisme, la psychanalyse, la lecture du tableau, l'histoire littéraire et l'histoire tout court. Il a fallu abandonner tout cela aux chercheurs, ce que ne sont pas les agrégatifs, et pas davantage le jury qui, dans sa majorité, n'a découvert *L'Âge d'homme* qu'en d'un style lumineux sans éclat, sobre sans indigence. Classique.

Le vingtième siècle littéraire français n'a pas produit de grands écrivains. Tout au plus a-t-il donné la parole à quelques bons chroniqueurs de la décrépitude moderne. En revanche, il a fait défiler en rangs serrés les prolongateurs psycho-réalistes, les esthètes nombrilistes, les aboyeurs de propagande et les glossateurs parasites. Au moment d'élire pour le XX^e siècle l'écrivain qui rejoint dans le programme ses collègues des siècles précédents, l'institution agrégative se trouve dans une position inconfortable et pourtant bien commode. Inconfortable, puisque le débat littéraire et idéologique autour des auteurs du siècle qui vient de s'achever n'est pas refroidi et que les projections ou contre-projections passionnelles des lecteurs restent potentiellement fortes. Commode cependant, puisque ces auteurs se sont mus dans une période historique d'une façon homologue de celle qui est celle des agrégatifs d'aujourd'hui. Dans les deux cas en effet, ces techniciens du discours se sont déplacés dans les états successifs d'un champ où la littérature ne savait plus désormais que se regarder elle-même et n'offrait plus à ces spectateurs de leur vie inversée, que les diverses positions sur la gamme des impostures et distinctions socialement déterminées. Bien entendu, tous les auteurs ne se manipulent pas aussi commodément les uns que les autres, mais ceux qui échapperaient à la norme ne sont pas convoqués, ou bien c'est pour celles de leurs œuvres qui restent en fait inoffensives. C'est alors que *L'Âge d'homme* apparaît comme un choix idéal : Michel Leiris, comme Victor Hugo en son temps, a couvert tout son siècle (1901-1990) et il est déjà installé comme une référence scolaire moderne du genre autobiographique. Un auteur de compromis, clair dans ses exposés et loin des pensums théoriciens ; à l'aise dans ce frissonnement de la psychanalyse qui sauva tant d'intellectuels modernes du bâillement existentiel ; ouvert à des formes culturelles populaires et exotiques à terme légitimables (tauromachie, jazz...) ; sachant construire sur la peinture une double distinction, puisque le discours tenu sur elle est, par dessus le marché, littéraire. Habile dans l'accommodement des restes surréalistes pour leur donner les senteurs du grenier imaginaire des jeunes bourgeois cultivés d'autrefois, Leiris ne fut qu'un témoin secondaire de la sensibilité de son temps et compte parmi les plus grands des petits maîtres dans l'art de mettre en scène un théâtre de poche névrotique. Il offre donc de façon homologue la matrice de la position agrégative qui invite à saluer la tradition classique, tout en se montrant ouvert, avec mesure et sans jargon, aux formes bien élevées du discours critique contem-

porain. *L'Âge d'homme* au programme, c'est le grand pardon. La contradiction résolue entre un homme et sa vérité, entre une littérature inutile et une prise de parts sur le marché des biens symboliques géré par l'Éducation nationale. Et plus encore, la réconciliation entre l'image d'un écrivain égocentrique et de peu d'humanité, odieux dans sa complaisance à fustiger la complaisance, et celle d'un auteur à concours devenu le plus partageux des cothurnes⁷ qui, loin de planquer ses fiches ou de feindre de ne pas réviser, donne aux candidats une leçon immédiatement profitable. Il a dispensé l'agrégatif astucieux de rédiger des fiches de lecture sur l'ablation de divers organes bibliques, le relevé clinique des fantasmes ou la chronique tauromachique. Il a imposé l'évidence que son texte ne se proposait que de séduire, et il suggère du même coup son métatexte agrégatif. Un « comment j'ai écrit l'un de mes livres », doublé d'un « comment il faudra le réécrire dans l'amplification d'une composition française ». C'est le destin des textes institués qu'on ne puisse en faire que la paraphrase. Il s'agit à l'agrégation de leur rendre hommage en en extrayant le chant, dans la composition musicale d'un exercice littéraire en sept heures. Paraphrase élégante et discrète, comme l'était la personne même de Leiris, nous dit-on, puisque la confusion de l'homme et de son œuvre domine à nouveau, particulièrement pour le vingtième siècle, la *doxa* des études littéraires. La composition française d'agrégation est le dernier bastion d'une langue écrite universaliste que ne pratique qu'une poignée de gens (ceux qui, pour ce qui nous concerne ont eu plus de 12 sur 20), et dont les foudroyantes mutations du public scolaire depuis soixante ans, la transformation radicale du discours socio-médiatique et les vaines réformes technicistes de l'enseignement secondaire ont accéléré l'agonie.

Par-delà le tourment de l'agrégatif sacrificiel temporaire, par-delà les humiliations médusantes des concours blancs et des paniques entretenues, par-delà l'hypocrisie des postes budgétaires monnayés en grandeurs littéraires d'établissement, il faut pourtant considérer que l'agrégation est la moins démagogique des épreuves inventées par l'institution littéraire, précisément parce qu'elle force le scripturaire de l'idiolecte au respect d'une langue classique qui formellement aspire tout le monde vers le haut. Mais elle est aussi la plus fermée sur elle-même, autour du secret des initiés qui savent qu'il n'y a pas de secret autre que l'usage dans son excellence de la langue française. Les études littéraires n'ont jamais existé qu'au travers de la fable qu'elles se racontent à elles-mêmes. Si elles sont en ruines aujourd'hui, c'est que la fable s'est perdue. Sauf à l'agrégation, où elle s'offre à qui en retrouve la trace, et laisse les messages et les techniques aux dominés / dominants de la culture scolaire moyenne, ceux précisément dont un agrégé entend se séparer. Il convient pour ce dernier de s'assujettir à un sujet de dissertation, d'être à la fois sur le papier le torero exposé, le taureau

⁷ Dans le jargon de l'internat des classes préparatoires littéraires et des Écoles Normales Supérieures, le « cothurne » désigne l'étudiant qui partage votre « thurne », c'est-à-dire votre chambre.

condamné à mort et celui qui sourit dans les supplices, d'être, comme Leiris, un styliste qui passe outre la conscience de son imposture. Voilà le rituel d'initiation, le prix à payer pour passer à l'âge d'(honnête) homme et à l'indice de rémunération 427. L'hommage à rendre à cette œuvre n'a pu être que son pastiche, dans l'intérêt supérieur de la pérennité des instances instituées de la distinction littéraire.

Michel P. Schmitt

**MICHEL LEIRIS LAUREATEM KONKURSU
AGRÉGATION Z LITERATURY**

Autor podejmuje rozważania na temat utworu Michela Leirisa *L'Âge d'homme*, który w roku 2005 został wybrany do zestawu tekstów omawianych w ramach konkursu *agrégation*. Charakter utworu usprawiedliwia, zdaniem autora artykułu, analogie między strategiami kandydatów do tytułu *agrégé*, a zadaniem, jakie postawił Leiris swojej książce: w obu przypadkach chodzi o przedstawienie jak najlepszego obrazu własnej osoby. Porównanie to jest rozwijane w dalszej części rozważań, gdzie podkreśla się m. in. zmianę statusu powieści w wyniku włączenia jej do bazy dzieł analizowanych podczas egzaminu, jej klarowny, klasyczny język, odpowiedni do nowo postawionego przed nią zadania, wreszcie zakres tematyczny – niebudzący zachwyty autora artykułu, jednakże w pełni odzwierciedlający charakter literatury XX wieku – by ostatecznie doprowadzić do wniosku, że kandydat zajmujący się utworami Leirisa w ramach konkursu *agrégation* musi balansować na krawędzi pastiszu.